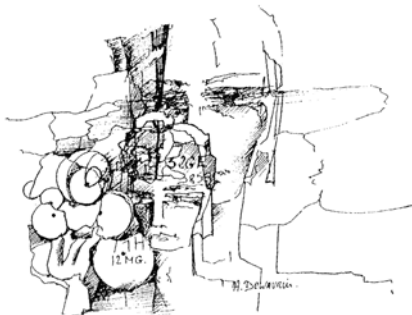


# *Credo quia absurdum abnego*

(Je crois parce que je refuse l'absurde)



Il est symptomatique que la question qui m'est ici posée soit aussi celle que m'ont personnellement bien souvent adressée des étudiants de plus en plus nombreux, chrétiens et non chrétiens, désireux de réconcilier la science que nous leur dispensons et la foi qu'ils recherchent ou qu'ils ont héritée.

L'heure n'est plus, en vérité, aux stériles conflits de l'Église et de l'Université. Il en était un peu de leurs rapports comme de ceux de l'âme et du corps: l'antinomie de leur définition ôtait *ipso facto* l'espoir de les voir jamais s'accorder. Non que le problème de leur séparation, né à la Renaissance, se trouve de nos jours miraculeusement résolu. Dépassé, simplement ; tant il est vrai qu'engagés l'un et l'autre dans une même et profonde mutation, les adversaires d'hier, renvoyés maintenant dos à dos, ont, avec leur sécurité, perdu la superbe inspirant leurs mutuels anathèmes.

Parce que l'Église était l'aînée, elle paraissait, aux yeux des nouveaux clercs, inévitablement déphasée. Monarchique en un monde où régnait la démocratie, dogmatique en un temps où l'explication par modèle ou par origine se faisait résolument inductive ou rétrospective, elle souffrait que sa hiérarchie pactisât volontiers avec les grandeurs d'établissement, que sa théologie trop souvent s'exprimât dans le langage d'anciens mythes dont la rémanence défilait un savoir fondé d'emblée sur leur réduction. Il suffit, en revanche, d'évoquer les chrétientés d'Amérique latine, la réforme contemporaine de la catéchèse, le spontanéisme charismatique ou les « prophètes » de la mort de Dieu pour penser soit que le vieux jouteur avait plus d'un tour dans son sac, soit que l'Esprit, une fois encore, ébranlant le cénacle, a commencé de faire toutes choses nouvelles.

Or voici que le bel équilibre qui semblait jusqu'ici, entre finesse et géométrie, régner dans l'université se trouve lui-même compromis. Non que les « sciences » eussent démerité. Elles n'ont jamais été si florissantes, au contraire, puisque après s'être acquises la maîtrise de l'efficacité, elles [19] sont, avec la cybernétique, en passe de s'assurer celle de la finalité. Le malaise vient d'ailleurs et la « grande découverte » du siècle est celle d'un autre type de scientificité. Inaugurées par Marx, par Saussure et par Freud, les « Sciences Humaines » ont ceci de particulier qu'elles formalisent un objet à formalisation, si l'on peut dire, incorporée. Et cela fait toute la différence, même si la conscience n'est pas très nette et si les repentirs sont fréquents chez les épigones qui, à grand renfort de publicité, n'ont guère fait depuis que du vent. S'il convient de se méfier d'un naïf regain de scientisme auquel la charité nous dispense de donner des noms, il n'en reste pas moins que structure, dialectique, inconscient doivent être, une fois dégagés de ce qu'ils devaient aux circonstances proprement historiques de leur apparition, tenus pour les concepts clefs d'une théorie de la culture que nous nous sommes, nous, sur la base d'une constante vérification clinique, donné pour tâche d'élaborer dans le cadre d'un enseignement de l'épistémologie.

## I. — LE PHÉNOMÈNE RELIGIEUX

À ceux qui lui reprochaient de se complaire comme Goya dans le noir, Mauriac, je crois, répondait qu'il approchait le surnaturel par le bas. C'est aussi notre cas. Inversant, autrement dit, la démarche par laquelle le croyant pose que Dieu a créé l'homme, nous tentons de saisir d'abord, au contraire, comment — selon le mot de Voltaire — ce dernier le lui a rendu.

Cela n'est certes pas nouveau, et l'on aurait beau jeu de montrer que les propriétés reconnues par la Scolastique à la surnature ne sont que l'image inversée de celles qu'à la nature Aristote avait assignées. Mais on attend précisément le saint Thomas d'Aquin ou d'ailleurs qui tirera les conséquences de l'intrusion moderne en plein cœur de la bipolarité coutumière de ce troisième larron qu'est la *culture*, c'est-à-dire l'ensemble des processus grâce auxquels l'homme implicitement analyse sa représentation, son activité, son être et son vouloir, à travers un réseau de signes, d'outils, de personnes et de normes qui ne se manifestent que réinvestis. La *médiation* dont nous parlons à ce propos n'est nullement la capacité de nous forger l'alibi multiforme d'un monde auquel réellement nous appartenons. Par la négativité qu'elle instaure, elle y introduit le discret et, ajoutant nos lois à ses lois, nous permet de le transformer. L'homme n'est pas, en un mot, seulement ce que ta nature l'a fait. Il est aussi et spécifiquement ce que par son langage, son art, sa société, son droit, il se fait. Loin de tenir, en effet, désormais, le rôle de référence suprême et monolithique que lui attribuait naguère l'humanisme en l'identifiant finalement à la seule cohésion du discours, la raison, plus volontiers, nous [20] apparaît comme une rationalité éclatée ; ses divers modes logique, technique, ethnique, éthique sont autant d'instances par quoi nous créons la distance qui nous confère l'humanité.

Le refus, actuellement, est quasi général d'un positivisme qui faisait de nous les observateurs impassibles d'un univers objectif. Nul, je le crains, n'y croit plus que le Pape qui saute allègrement et *métaphysiquement* — ses récentes interventions l'ont prouvé — des créatures au créateur, sans songer un instant que ce dernier ne nous est comme tel accessible que parce

que nous sommes nous-mêmes créateurs. Or la foi passe par l'homme, et Dieu ne saurait avoir d'autre visage que le nôtre. Ce n'est point là dire qu'il s'y réduise, mais qu'il est phénoménologiquement le produit de l'extrapolation des opérations dont nous sommes rationnellement capables, Il est Verbe parce qu'il fonde ontologiquement notre signe. Il crée parce que nous fabriquons, Il est l'Absolu parce que nous instituons arbitrairement la personne, le Saint parce qu'en frustrant notre désir nous donnons sens à notre histoire. Le fait de nous connaître mieux nous rend de nous à Lui le pas d'autant plus facile à franchir et, sans cesser d'être mystère, la dialectique trinitaire s'oppose moins à la nôtre que l'éternel repos augustinien. Si variés, en bref, que soient les noms qu'à travers l'univers on lui donne, Dieu ne vient jamais à nous que sous les traits du Fils de l'homme. C'est pourquoi les sciences humaines, sous les espèces de la glossologie, de l'ergologie, de la sociologie et de l'axiologie, nous semblent, à l'époque où nous sommes, l'indispensable préface d'une théologie restaurée. S'il est vrai que ce n'est pas la tradition pieusement conservée qui nous sauve, non plus qu'une démagogique indulgence à l'égard de la misère philosophique du temps, mais seulement la Parole vivante, c'est pécher contre l'Esprit que de nous refuser à l'inscrire dans les mots qui nous sont à nous quotidiens.

Telle est, à notre avis, la part qui nous revient dans ce qu'ici l'on nomme les « chantiers » de la foi. Mais ce serait tomber dans l'immanentisme que de prétendre la tailler à notre mesure, en faire autre chose que ce qu'elle est essentiellement : l'aveu de notre impuissance à figurer le transcendant. L'affirmer, en revanche, c'est admettre que si Dieu est fils de l'homme, c'est que l'homme est d'abord et surtout Fils de Dieu ; c'est croire que ce passage à la limite évoqué plus haut de notre rationalité, qui pourrait être une hallucination individuelle ou collective est, en fait, une opération à ce point raisonnable que, nous arrachant à l'absurde, elle nous fonde au lieu de nous guérir de nous-mêmes. Loin de se nier, l'homme s'achève dans une conversion *transcendantale* qui fait à Dieu l'hommage de ses propres dons. À l'image du Christ qui veut, selon le mot de Paul, recevoir éternellement ce qu'il a, le croyant, d'où qu'il soit, rend grâce de la totalité de ce qu'il est. Reconnaître le Tout-Puissant et reconnaître notre faiblesse, c'est tout un. Aussi bien n'a-t-on que le mot « confession » pour le dire, qui lie la pénitence avec l'eucharistie. [21]

La médiation, là encore, se lit en filigrane car le fait qu'elle s'y trouve inversée n'en change en rien le caractère. On comprend du même coup qu'il n'y ait point de religion qui ne possède avec sa doctrine, sa liturgie, son organisation d'église et sa codification du sacré. Accepter que notre savoir nous soit finalement révélé, que Josué doive la victoire moins à ses armes qu'aux bras étendus de Moïse, qu'il existe dans le monde un Royaume qui ne soit pas du monde et que la grâce soit la source de notre liberté, n'a pu passer pour un pari qu'à des fins apologétiques ; tout cela aux yeux du croyant ne représente qu'un *seul* choix, et sans doute n'est-il pas inutile d'ajouter que l'âme porte en elle — aussi cohérents dans leur plan — les traits de la personne transcendée. Il reste qu'elle n'est pas de même ordre, et l'on voit trop de clercs de nos jours rejoindre le combat des hommes. J'entends bien qu'il est généreux de tenter de vivre ici-bas l'expérience d'une fraternité dont les Danses macabres faisaient seulement l'espérance d'un au-delà, Mais c'est là notre affaire, non la leur, Ils sont, eux, quoiqu'il advienne, y compris le succès, les témoins de la mort sans laquelle il n'est pas de résurrection. « Non nobis, Domine, non nobis, sed Nomini tuo da gloriam » [*Non pour nous Seigneur, non pour nous, mais pour la gloire de ton nom*]. Il n'est pas d'autre acte de foi, et le paradoxe n'est qu'apparent entre une science, sinon plus exacte, du moins plus profonde de l'homme et le cri très authentiquement religieux du psalmiste : « Exsurge Domine, non praevalcat homo » [*Lève-toi, Seigneur, que l'homme ne s'impose pas*].

## II. — SUITE DE L'ÉVANGILE ...

Beaucoup vont jusque-là et tiennent à ce titre Jésus pour un prophète. Aussi bien voyons-nous pulluler des lectures et des mises en scène où l'Évangile est plus souvent sollicité qu'interprété, et qui recueillent parfois l'agrément d'une hiérarchie encline sans doute à penser qu'un mécréant qui le lit vaut mieux, après tout, qu'un croyant qui ne le lirait pas, Nous y découvrons, en y adhérant, davantage. Car le Christ est pour nous ce moment unique de notre histoire « où la justice et la paix se sont embrassées », où s'accomplit dans son principe et exemplairement la conversion dont nous avons parlé, où la théologie se fait vie. L'actuel renversement des perspectives qui privilégie la praxis et tend à faire de la pensée une sorte de superstructure du vécu me semble disposer infiniment mieux que par le passé les esprits à admettre qu'en prenant chair le Verbe *ipso facto* se situe dans l'espace et le temps. Ce n'est pas, autrement dit, un hasard si dans la mentalité religieuse de nos contemporains, la christologie prend le pas. On aurait tort pourtant de voir dans l'Incarnation et la Rédemption, d'une part, deux mystères ajoutés, d'autre part, à celui de la Trinité, La procession éternelle des Personnes et la succession temporelle des manifestations du Père qui nous crée, du Fils qui [22] nous sauve et de l'Esprit qui nous recrée n'en font qu'un, mais respectivement sur deux plans dont le télescopage dans notre credo d'Occident devait, on le sait, déclencher le faux problème du *Filioque*.

Le Christ, en tant que médiateur, fait en somme passer notre humaine dialectique de l'un à l'autre de ces plans. Il est le mot de notre énigme, le sens même de notre aventure qu'il divise en deux testaments. En lui s'achève cette lente et progressive imprégnation de la Parole que les Pères grecs appellent la *Kénose* et qui fait de la mort du grain la condition de sa germination; en lui commence un monde dont il n'est que le premier-né et à l'avènement duquel, sans en savoir le jour ni l'heure, nous sommes appelés à travailler. Le Royaume, en un mot, n'a rien d'un miracle ni d'un don. D'ores et déjà venu, mais toujours à venir, il doit croître et se transformer dans le même temps qu'il s'inscrit dans une tradition. De là l'ambiguïté foncière d'un message dont chacun, selon son tempérament, tente dans un sens ou dans l'autre de réduire les contradictions,

Il est indéniable, d'un côté, que l'Évangile, trop longtemps dissocié de la Bible par la pratique catholique, s'enracine dans la culture juive et que rien ne s'y fait ni ne s'y dit qui antérieurement ne trouve là son répondant. Nul besoin d'érudition pour l'admettre ni de nous référer aux Esséniens. Nous avons sur ce point, que la liturgie nouvelle a compris, le témoignage de Jésus qui refuse explicitement d'abolir et dont tout le comportement s'inspire d'un seul souci si bien résumé par Gréban: « Accomplir faut les Ecritures ». Le moindre de ses gestes est *maschal*, le moindre de ses mots, *parabole* ; et cela, non point tellement parce que, comme on l'a dit, son expression est orientale, mais bien parce qu'il a conscience de jouer un rôle dès longtemps figuré, d'être investi d'une mission, de combler une attente.

L'avent n'est qu'un raccourci des étapes qui l'ont « depuis plus de quatre mille ans » préparé : les cieux aux patriarches racontaient la gloire de Dieu, la Loi lui donne un peuple, les Prophètes annoncent cet obscur descendant de David dont Il dira « Ego hodie genui te » [*moi aujourd'hui je t'ai engendré*]. Et le Messie, à son tour, attendra patiemment pour se manifester que son heure, enfin, soit venue ; Point de hâte, en tout cela, mais le respect du temps de l'homme et le respect surtout, en situation, de tout ce qui fait au sens le plus étroit et le plus ségréguatif du mot, ce qu'on nomme sociologiquement son ethnie. On s'est généralement, en milieu chrétien, montré fort peu sensible à cet aspect scrupuleusement légaliste du Messie qui pourtant, Matthieu l'a montré, ne se légitimait que par là. Sa parfaite obéissance est à l'origine de notre foi qui est, d'abord et avant tout, une fidélité. De même passe-t-on vite sur le caractère éminemment sélectif de la communauté qu'il suscite. Tout comme Abraham seulement fut choisi, tout comme le petit reste dont nous parle Isaïe, peu, nous dit-on, seront élus. Les passages sont clairs et nombreux où les disciples se voient interdit [23] de rapporter aux Juifs ce dont ils sont témoins, où l'ésotérisme, d'une certaine façon, garde ses droits sur un enseignement réservé à ceux-là seuls qui ont oreilles pour l'entendre, C'est bien, finalement, d'une secte qu'il s'agit. Et si les Pharisiens se trouvent si souvent fustigés, c'est moins pour leur ritualisme que pour leur hypocrisie. Car l'observance ne suffit pas et n'est qu'un formalisme si l'on prend le salut pour acquis du seul fait de l'appartenance au peuple élu. Sans doute étaient-ils nombreux en ces temps à croire que les jeux étaient faits. Jésus très opportunément leur rappelle — et la sociologie la plus moderne confirme — que s'il est vrai que l'on ne donne que ce qu'on s'est d'abord approprié, on ne reçoit que pour donner. Tel le ferment qui n'est traité à part qu'en vue d'être mis dans la pâte, l'Église n'est secte que pour la mission.

Des deux aspects de la prédication évangélique, ce dernier nous est, certes, le plus familier. Bien avant les voyages de Paul sur les routes de la Diaspora, le Christ lui-même ne laissait pas de condamner les mesquineries du serviteur cachant pour le conserver son talent, l'absurdité d'une lumière que l'on recouvrerait d'un boisseau. Aussi bien ne fixe-t-il à ses disciples d'autres limites à leur apostolat que la totalité des états, des classes et des nations. Cette visée universaliste se fait notamment jour dans les relations qu'il noue avec les publicains et les pécheurs, dans son éloge du centurion, son dialogue avec la Samaritaine. Il est patent que pour lui, d'ores et déjà, le temps n'est plus de prier sur le Garizim ni à Jérusalem et qu'un jour doit venir où l'on dira la messe sur le monde. On aurait tort pourtant de s'y croire parvenu : le Royaume n'est pas là, et sa contemplation anticipée d'emblée démobilitése en donnant aux Béatitudes mal comprises un parfum d'eschatologie. La paix dont nous rêvons ne saurait nous faire oublier les conflits que, pour y parvenir, il faudra d'abord surmonter ; la richesse promise à Lazare ne peut être un prétexte à le frustrer ici-bas de ses droits. Rien n'est changé, sinon le sens, à la souffrance ni à l'angoisse existentielle ; rien n'est promis que la victoire. Il y aura toujours des pauvres parmi nous, dussent-ils déplacer leur camp. C'est pourquoi l'essentiel est ailleurs, même s'il n'est pas au-delà. « *Car nous avons été sauvés* » dit Paul, « *mais c'est dans l'espérance* ».

Peut-être s'interrogerait-on moins de nos jours sur l'évangélisation du tiers ou du quart monde si l'attention s'était plus tôt reportée du *contenu* des fins envisagées à la *forme* de la méthode utilisée. Qui n'a été frappé, en vérité, de l'extrême simplicité d'un enseignement d'autant plus aisément transposable qu'il a pour seul précepte de se renoncer à soi-même, pour seul dogme de déchirer sans cesse par l'Esprit l'image que dans le Fils on a pu se faire du Père ? Le Christ est la Voie, non le but. Le suivre n'est point faire ce qu'il a fait, mais l'imiter dans sa démarche en fonction de la conjoncture. La croissance de l'arbre, dont il a parlé, a trop longtemps été considérée sous le seul angle de la quantité. Elle implique aussi, me semble-t-il, des mutations qualitatives qui rendent vaine, dès l'abord, l'ambition nourrie par certains de lire l'avenir de [24] l'Église dans l'intention de son fondateur. Il n'est point de liberté objectivement définissable des enfants de Dieu, seulement des libérations successives et l'exemple des ouvriers de la vigne est là pour garantir que le salaire sera fonction moins du mérite acquis que de l'idéal poursuivi.

On voit mal dans ces conditions comment la variété concrète des situations ou les différences réelles d'évolution pourraient mystiquement séparer ceux qu'assemble une même espérance. À chacun son sabbat, s'il est vrai qu'il est fait pour l'homme et qu'on croit que le Fils de l'homme est maître même du Sabbat. L'erreur est, au contraire, de prétendre réaliser l'absolu et, prenant pour fondement des universaux qu'il s'agit précisément de construire, de s'imaginer que ce qui vaut pour l'un vaut pour l'autre et qu'on peut à son gré s'emprunter des sagesses dont l'exotisme fait l'attrait. Le renouveau est dans la conversion, non dans l'illusion des métamorphoses, et l'on ne découvre Dieu qu'en soi-même. Il en est, en bref, de l'Église, à sa naissance, comme il en est de toute société. De même que la communication nous condamne sans cesse à franchir des frontières par nous instituées, la communion n'y saurait résulter que d'intériorités dépassées. Telle est la leçon à tirer du Concile de Jérusalem où la crise que nous vivons déjà se préfigure, Pierre l'eût-il emporté, le christianisme derechef eût sombré dans le formalisme, Paul lui, l'eût entraîné dans un spontanisme charismatique. L'Église est sage de les fêter ensemble, car si l'un vivait dans la foi, l'autre vivait dans l'espérance, et tous deux dans la charité,

### III. — LES ACTES

Or le Christ, depuis l'Ascension, c'est nous qui par lui vivons de l'Esprit qu'il nous a désormais transmis. Et comme le disciple n'est pas au-dessus du maître, il semble aller de soi que nous participions à sa mort, selon le mot de Paul, ainsi qu'à sa résurrection. On sait, pourtant, qu'une fois de plus le clivage s'est opéré d'une église de l'Incarnation dont la foi est sans espérance, et d'une église de la Rédemption dont l'espérance, si l'on peut dire, est sans foi. Tout se passe comme si les deux clans avaient pris leur parti du fait que de l'histoire il eût à jamais disparu.

Il est pour les premiers ce qu'on pourrait appeler le délégué à la Passion que pieusement ils commémorent mais qu'ils refusent, en somme, d'assumer. Tout s'est joué autrefois, et c'est tout juste si l'on ne croit pas bon d'excuser l'audace qu'a eue Paul de dire qu'il nous la fallait compléter. Sans doute souffrent-ils mais d'une souffrance sans angoisse, fortifiée qu'elle est par la certitude d'une récompense, future bien sûr, mais déjà préparée. Ils vivent, sinon dans l'extase, du moins dans la [25] sérénité qu'illustre le bon sourire du pasteur clôturant la récréation que son indulgence avait accordée à ses perpétuelles brebis. En fait, ils ont déjà trouvé ; et c'est pourquoi, disait Nietzsche, « la foi est si peu de chose ».

Dans ce milieu, l'anachronisme est roi. Soutane et latin sont les pièces maîtresses d'une liturgie qui nécessairement exclut la créativité, puisqu'elle célèbre une Parole canoniquement arrêlée dont la diffusion, hiérarchiquement contrôlée, permet à l'homélie d'être au mieux une excellente dissertation. Puisque l'église est Sa maison, Dieu s'y meuble et s'y représente ; l'Islam n'est pas le seul à protester : il y a eu les iconoclastes et, avant la Réforme, il y a eu Bernard de Clairvaux. Les sacrements deviennent les modes d'exercice d'un pouvoir d'autant plus solidement en mains chez le fils, socialement promu, que la royauté du père, sous Pilate, était plus dérisoire. Si d'autres ont tendance à faire équivaloir la liberté et la licence, l'ordre tient ici lieu, volontairement ou non, de morale puisque l'autorité vient d'en haut, et non du consentement de ceux qui la subissent. On déplore, enfin, ce qu'on nomme la crise des vocations sans songer que peut-être la générosité est moins en cause que l'adéquation d'un sacerdoce passant pour remonter, au-delà du Jeudi-Saint, jusqu'à Melchisedech et dont, existât-il, un peuple d'Amazones eût dû se résigner à se passer,

Ce n'est pas, certes, qu'ils ignorent qu'avant eux le monde ait changé : mais c'est que par rapport à leur entéléchie les choses se mettaient en place; rien ne doit plus bouger après eux. On devine sans peine où vont politiquement leurs sympathies, vers les aristocraties successives, disons le mot, vers les nantis. *Stat crux [la croix demeure]* est leur slogan. Quoi d'étonnant qu'ils l'aient plantée en accord avec le drapeau ? L'exemple vient de loin, c'est celui de la Rome impériale, et le concept de catholicité n'a pas toujours été sans rappeler l'uniforme désert auquel, au dire de Tacite, César songeait lorsqu'il parlait de paix.

On en conclurait volontiers que l'amour propre est à la base de l'intégrisme si le progressisme ne souffrait, à sa façon, du même mal. Il s'en faut, d'ailleurs, que leur dissemblance soit aussi nette que l'imposent les exigences de la stratégie, et plus d'un moderniste rivalise de fanatisme avec des conservateurs qui ne sont bien souvent que d'anciens révolutionnaires endormis.

L'Institution, cette fois, se trouve mise en question au nom d'un pneumatisme indéfiniment créateur, d'une pentecôte journalière et d'une relation personnelle avec le transcendant. On oublie simplement que si l'État fait le citoyen, nous ne sommes mystiquement des personnes que dans et par l'Église qui nous en confère le caractère. En la rejetant, c'est, qu'on le veuille ou non, le médiateur lui-même qu'on récuse, et l'on en vient à prendre ses pulsions pour le mouvement de l'Esprit ; tant il est vrai que les passions individuelles ont vite fait de se substituer à la seule [26] Passion qui nous sauve. Comme les universitaires qui sont, du moins le dit-on, en recherche, ceux-là sont en quête et jouissent de leurs incertitudes. Catéchèse ? Non point, puisqu'il est admis que nous sommes ignares et qu'un Séminaire de nos jours a tout d'un C.N.R.S. où l'on ne trouverait rien.

Un synchronisme fébrile est la loi d'un monde attentif à tuer le temps en marchant à la même vitesse que le train. Plus d'insignes, plus d'emblèmes qui, en distinguant si peu que ce soit, sacralisent. L'Église se fait maison du peuple — de Dieu s'entend, bien sûr — même si l'on en parle peu, et si les émois de Chantal au micro ou le licenciement d'Alain ont plus de résonance que n'en eurent jamais de la chaire le dévouement de Marthe et la prière de Marie. Le canon prend, alors, des allures de kérygme, dans une célébration que l'on nomme un « partage » et qui tourne parfois au happening, si ce n'est à l'hagiolalie. Quant à la morale, on ne saurait de notre misère faire une pépinière de héros. Le péché, d'ailleurs, n'est point nôtre ; il est celui du monde, voire de cette classe qui nous opprime ou de ce surmoi sans lequel il n'est, Rousseau l'avait bien dit, qu'innocence. Le jeûne ne doit sans doute d'être maintenu qu'en raison d'une résurgence qui nous vient des Hindous et des Celtes et en fait curieusement l'expression privilégiée de l'objection de conscience et la contribution active des chrétiens à la campagne contre la faim. Le rejet du célibat, enfin, par certains qui jouent aux prophètes et font de leur faiblesse un style, n'est qu'un épisode dans une mutation qui promeut les communautés de base et résout du même coup, en en supprimant la fonction, le problème de la carence actuelle du clergé.

Il va sans dire que je caricature et que le tableau individuellement n'est pas si cohérent. Il reste que les adeptes de ce clan ont en commun de pencher plus à gauche qu'à droite, de joindre leurs voix moins au chœur des chanoines qu'au cri des damnés de la terre, et que la Parousie qu'ils prêchent rapproche un peu dans leur esprit l'œcuménique rassemblement de la vallée de Josaphat où chacun s'acceptera avec ses différences et le chambardement du Grand Soir.

Et cela n'est pas scandaleux. Il est normal que l'Église ait sa droite et sa gauche comme la société dont elle reproduit les avatars. Ce qui l'est davantage, c'est qu'aucun n'ait l'humilité de reconnaître qu'il ne saurait tout seul avoir raison. La jeunesse authentique n'est ni la gaminerie de ceux-ci, ni la sénilité de ceux-là. Elle est la vie tout simplement, c'est-à-dire cet échange des personnes et des âmes qui ne se distingue de l'osmose ou de la contagion que parce qu'il inclut fondamentalement l'hérésie. Une église n'est pas plus l'espèce que ne l'est une société. Loin d'être accidents de l'histoire, elles sont fruits de notre analyse et la transcendance de l'une ne lui permet pas d'échapper, par le biais des conciles ou des synodes, à une problématique infiniment plus vaste qui est, nous l'avons dit, celle de notre temps. [27]

Il est clair que la question de la malgachisation ou de l'africanisation de l'Église n'est qu'un aspect de celle de la décolonisation ; il ne l'est pas moins que les clercs ont comme les juristes — faute d'une conception modernisée de la personne et d'une définition du délit moins fondée sur sa matérialité que sur le degré de responsabilité des délinquants — buté lamentablement sur celle de l'avortement, pour s'en remettre à l'arbitrage injustifié du médecin. Le moins surprenant n'est pas d'apercevoir comment la récente loi, en revanche, tend très généralement à diminuer les réticences à l'égard d'une contraception où le tiers n'est pas, ou pas encore, concerné et qui ne peut telle quelle satisfaire que ceux pour qui la liberté d'un acte consiste à s'affranchir techniquement des conséquences plutôt qu'à refuser moralement de le poser.

Il n'est pas jusqu'au grave problème évoqué plus haut du sacerdoce qui ne soit lui-même indissociable de celui de l'autorité et des intermédiaires dans l'entreprise ou dans l'État. Les séparer, comme on le fait, c'est confondre dans le premier ce qui vient de l'homme et ce qui est de Dieu. Nul n'ignore, en effet, que la crise affecte davantage les paroisses que les couvents, et que le curé, en un mot, se fait plus rare que le moine. Encore faut-il comprendre pourquoi et se rappeler à cette fin que, dans le procès d'acculturation de l'espèce, le mariage précisément, du seul fait qu'il est institué, est déjà, sociologiquement, une façon de nier l'accouplement animal tout aussi bien que la procréation. Avec le statut du pair dans une communauté de partenaires se combine, mais sans se confondre, le service du *père* qui est à l'origine du métier. Aussi bien le célibat n'est-il pas le même, selon le type de relation transcendée, entre celui que vit en communion le religieux et celui qui confère au prêtre les prérogatives du ministère.

L'histoire explique, mais la charge n'impose pas, que le sacerdoce occidental soit obligatoirement devenu monastique : un pape, d'église par son ministère, est laïc par son état ; un frère ou une sœur, d'église par l'état, est, au contraire, laïc par son ministère. Tous les dosages sont possibles et l'on ne voit pas, sinon les habitudes, ce qui empêcherait l'Eglise — puisqu'il n'existe après tout qu'un sacerdoce dont nous sommes solidairement Investis — de passer de l'artisanat à l'industrie et de procéder selon les besoins, soit de la parole, soit du culte, soit des sacrements, à une redistribution plus rationnelle et plus spécialisée des fonctions qui aurait du moins l'avantage, d'une part, de lever l'équivoque des prêtres-ouvriers ou du ministère des laïcs et des diacres, de réhabiliter, d'autre part, en cette période où la hiérarchie se conteste, où le syndicalisme égalitaire se répand, le frère lai ou la sœur tourière dont un paternalisme ancestral avait sous-estimé abusivement la mission. [28]



Qu'il suffise ici de suggérer. La décision, très évidemment, ne m'appartient pas. On souffre seulement de constater que si le Pape et les évêques ont sur le fond le plus souvent raison, leur entourage est triste et leurs arguments, maladroits. Il n'émeut plus personne de les entendre dire qu'ils sont les pauvres serviteurs du plus petit d'entre les hommes : c'est jouer sur l'étymologie du « ministre » dont on sait qu'en pratique, civil ou religieux, il s'arroge le magistère. Quant au vedettariat de certains, disons que, s'il va dans le sens de l'époque, il ne va pas toujours dans celui, avec ou sans majuscule, de l'esprit ! Nos têtes mitrées, autrement dit, ne sont pas toutes des têtes chercheuses, soit. Mais elles failliraient à leur rôle si, au lieu de les guider c'est-à-dire de les confirmer, elles se contentaient, comme on dit si volontiers de nos jours, d'« accompagner » leurs frères dans la foi.

Les temps sont incertains, bien sûr, mais l'angoisse même pour nous a un sens, que ni la chair ni le sang ne nous ont révélé. Et c'est favoriser à la fois le laxisme et l'indigence de la pensée que d'attendre de la seule prière la solution de problèmes *qu'ensemble* nous pouvons traiter, si seulement nous nous convainquons que le prestige de certaines doctrines adverses tient moins à leur rigueur qu'à notre inaptitude à les démystifier, en bref à l'ignorance des chrétiens. [29]

**Jean GAGNEPAIN,**  
*Professeur de linguistique et d'épistémologie  
des Sciences Humaines  
Université de Haute Bretagne*

**In *Évangile Aujourd'hui*, n°85, les « chantiers » de la foi, 1er trimestre 1975**  
*Illustration Armelle Dewavrin.*

L'article publié sous cette forme porte les corrections (minimes) que Jean Gagnepain avait faites sur un tiré-à-part ; il comporte également la traduction des citations latines. Entre crochets figure la pagination dans la revue

*Pour compléter :*

[...] Il s'agit donc dans ce que j'appelle la prière, quel que soit le plan où vous l'envisagez, et qui est ce qu'un linguiste peut dire de la perspective religieuse (il ne peut l'envisager que sous la forme de sa manifestation linguistique, la prière), de fonder l'Autre par un mécanisme de transcendance. Il s'agit de s'intéresser à l'autre scène, posée comme le résultat d'une opération de conversion. Vous comprenez à quel point, loin de nier la rationalité, c'est au contraire le passage à la limite d'un rationalisme exacerbé. Autrement dit, vous ne pouvez poser le problème de la conversion transcendantale que parce que l'homme est rationnel car c'est sa rationalité qui se trouve ainsi transcendée. Le transcendant non seulement ne peut pas aller contre la rationalité, mais à l'inverse la rationalité fonde le transcendant. Vous comprenez pourquoi j'avais baptisé *Credo quia absurdum abnego* un article publié dans une revue de théologie franciscaine — pastichant une formule qui avait cours au moyen âge : « Je crois parce que c'est absurde » — « Je crois parce que je nie l'absurde », autrement dit, parce que je suis rationaliste au point de refuser l'absurdité du monde du seul fait que ma rationalité le pose.

L'opération de conversion peut n'être pas posée, mais si elle est faite elle ne peut pas être en contradiction avec la rationalité puisqu'elle dépend de l'aptitude rationnelle dont l'homme dispose. [...]

*Jean Gagnepain • Séminaire 1982-1983 • n°10 du 21/04/1983 : Du cryptique à l'apocalyptique I : l'écoute*